



### **Jeudi 6 mars/Pak Mong**

Finalement, j'ai trouvé quelque chose à bouquiner hier soir : le chapitre cuisine d'un *Lonely planet*. À les lire, on croirait que la bouffe est succulente ici !

S'arrête devant la guesthouse une petite moto bâchée de deux paniers, une balance coincée entre les jambes du conducteur. Il attend qu'on s'occupe de lui. Il vient vendre quelque chose mais on n'en a pas besoin et il repart.

Je pars marcher.

Des bassins de rétention d'eau avec canalisations en bambou. Un cimetière rudimentaire dans les bois. Papillons. Encore ce grand oiseau aux ailes marron. Rizières vert printemps.

Du maïs et de la canne à sucre. Petite rivière. Villages. Les gens marchent vers les champs. Song taos et bus. Peut-être aller jusqu'à Nong Khiaw ? Trente kilomètres ?

Tout à l'heure, j'ai mangé mon riz près d'un vat. Novices curieux, un moine aussi. Mais ils ont refusé de partager ma nourriture.

Arrivée à Nam Bak. Délicieuse petite ville, beau marché. Beaucoup de monde, partout.

Je m'approche d'un petit groupe d'adolescents :

– *Combien de kilomètres jusqu'à Nong Khiaw ?*

Conciliabule.

– *C'est trop loin ! Prends le bus !*

– *Impossible à pied !*

– *Trois cents kilomètres !*

– *Non !*

– *Si ! Trois cents !*

– *Non, trente, tu veux dire ?*

– *Non, non ! Trois cents !*

Ils m'écrivent « 300 » dans la poussière. Je ris. Ils me regardent bizarrement.

Un Pepsi et une cigarette mentholée, faute de mieux, dans le restau près de la rivière. Deux jeunes femmes très bien mises et légèrement maquillées ont l'air d'attendre le groupe pour lequel une grande table est dressée. Un pêcheur, avec le filet à lancer. Il ne prend rien. Les petits garçons qui chassent au masque, si. Ils font un feu pour cuire leurs poissons.

La seule guesthouse est fermée, probablement depuis que la route 13 est excellente et que personne ne s'arrête plus ici... puisque le *Lonely Planet* n'en parle pas en bien. Dommage.



J'ai quitté la route pour un retour à travers les rizières, dans la vallée. Traverser indéfiniment les lacets de la rivière pieds nus, pour suivre un sentier pas toujours évident. Campagne verte, bruits d'eau. Quelqu'un siffle derrière moi.

Le chemin a l'air de traverser la vallée, ce n'est pas ma direction. Mais un sentier bifurque à droite, entre les buissons. Je m'arrête pour réfléchir. Le siffleur me rejoint. Un grand jeune homme. Je demande si le sentier rejoint la route. Il a l'air de dire oui. Dans ses mains, une petite nasse en rotin contient quelque chose qui bouge. Je me penche pour regarder. C'est un petit oiseau noir. Le jeune homme pousse un grognement. Je me redresse vite. Quelque chose cloche. Ne pas m'éterniser.

Comme il a l'air d'aller tout droit, je décide de tourner. Mais il me suit. De très près. Trop près. Le sentier est une coulée d'animaux qui se fond très vite dans les buissons. Je n'ai pas le choix, il faut faire demi-tour. Le jeune homme est à moins d'un mètre. Il fait une tête de plus que moi. Il avance lentement. Ses yeux rouges, sa respiration trop rapide. Je veux le contourner, mais il me bloque en faisant un pas de côté et se rapproche encore. Je ne rêve pas. Il veut quelque chose. Il est à trente centimètres. On reste longtemps comme ça, lui à laisser monter son excitation, moi à évaluer mes chances. Il grogne. Je fais non de la tête en souriant tristement. Il fait oui et avance ses bras, me prend aux épaules pour me renverser dans les fourrés. Les larmes me viennent. Il est trop grand, trop fort, il va me faire mal si je résiste. Et je ne peux pas passer.

Je le repousse, ses mains reviennent vers moi. Je les regarde, il n'a pas de machette, pas d'arme – où est passé l'oiseau noir ? Moi, j'ai un petit bâton, dont je me sers pour taper les herbes hautes et faire fuir les bêtes sur mon chemin. Je le brandis et commence à parler en français. Il faut des mots dans tout ça, on n'est pas des animaux. En colère, je le bouscule :

– *Non, tu ne vas pas faire ça ! Quand j'étais petite, ça m'a suffi ! Pousse-toi, je passe !*

Et je pousse, et je passe. Je passe ! Il me colle. Je me retourne. Sentant que je prends le dessus, je lève les bras sur les côtés en continuant à l'engueuler en criant. Il s'arrête. Je suis sur le chemin principal à nouveau. Il me regarde, semble hésiter. Alors je me remets à marcher, même si le chemin ne va pas du tout où je veux, d'un pas décidé, en l'engueulant toujours.

Après une dizaine de mètres, j'ai besoin de savoir où il est. Il a commencé à me suivre. Alors, je m'arrête, je fais demi-tour et reviens vers lui en gueulant :

– *Putain, c'est partout pareil ! Y a pas un pays pour racheter l'autre, hein !*

Il s'est arrêté. Je me remets à marcher tant qu'il est désorienté. Quand j'ai passé un virage, je me retourne. Il ne m'a pas suivie. Je marche, je cherche des gens, je cours. Et s'il se ressaisissait ? Et s'il me poursuivait ? Où sont les gens ? Il n'y en a pas. Je sanglote, je tremble, et je ne m'arrête surtout pas de m'éloigner de lui.

Je remets mon alliance en marchant.

Le soleil décline. Je cherche la route. Suivre de très loin une femme et un enfant sur le petit sentier. Des êtres humains ! Elles marchent lentement, parce que la femme porte une grande plante. Deux silhouettes qui glissent sur le sol, se retournent vers moi de temps en temps, s'arrêtent comme pour m'attendre. Après une énième traversée de la rivière, la femme m'indique une direction. La fillette me fait au revoir de la main. Elles bifurquent vers la montagne.

Je continue dans la direction qu'elles m'ont montrée, dans la plaine. Pourvu qu'il y ait des falangs à la guesthouse ! Même les pires des cons. Même des Français ! Je marche tout droit, maintenant. Je m'en fous s'il n'y a pas de chemin. Passer des marécages, des fourrés, escalader une clôture, passer au milieu des buffles, tout droit, comme un automate remonté. Au milieu d'un champ de melons, des ouvriers me certifient que je ne peux pas continuer. Il faut faire demi-tour. Ça m'est égal. J'y vais quand même. Ils se fâchent, essaient de m'intimider. Je sais depuis Bangkok qu'il y a toujours un passage. C'est moi qui décide si je passe. Et je passerai. Je passerai là. Tout droit dans la végétation dense. Je suis une femme, mais je passerai là quand même. Tout droit, dans les arbres à épines, puis dans l'eau jusqu'à la taille, en douceur, mais avec volonté.

La route !

À la guesthouse, il y a un gars. Il voyage à vélo. Un Allemand. Perché. Mon histoire ne l'intéresse pas. Pour rester avec lui, je le laisse me raconter tout ce qu'il veut. Comment il a travaillé en ailleurs en Asie, ingénieur, et comment il est devenu fou, et comment il a décidé de partir à vélo, de s'abandonner à la vie. Je n'écoute pas. Le jeune homme ne m'a pas violée. Je pensais que je me laisserais faire et qu'après, ça serait fait. Son corps allait toucher le mien et je n'allais pas mourir. J'étais triste qu'il veuille prendre quelque chose que je ne voulais pas donner. *Pourquoi tu veux faire ça ?* Je croyais que j'allais me laisser faire pour ne pas souffrir. Mais je me suis défendue.

